

Du monde entier jusqu'à

Dossier réalisé par Jean-François Monthel

Alors que l'arrivée de femmes et d'hommes sur l'île italienne de Lampedusa est instrumentalisée politiquement, il nous semble important de rappeler que la France (et donc Montreuil), est le produit de nombreux parcours qui se mêlent. Ces cinq Montreuillois, parmi d'autres, qui participent à la vie de notre ville étaient hier des immigrés, tout comme certains de nos proches, de nos parents, de nos voisins – quand nous ne le sommes pas nous-mêmes.

Luciano l'Italien a choisi Paris pour pratiquer le théâtre



GILLES DELBOS

Un jour, Luciano Travaglino a quitté l'Italie pour Paris, où il a suivi les cours de l'école Jacques-Lecoq (théâtre du « mouvement »). Il avait 27 ans et un CV déjà rempli. Fils de menuisier, touche-à-tout et réparateur de téléviseurs, ce passionné de théâtre avait été élève au conservatoire de Milan. À Paris, il souhaitait juste se perfectionner. Il n'est

plus jamais reparti. « Chez Lecoq, j'ai rencontré ma compagne, Félicie, et c'est une nouvelle vie qui a commencé », raconte-t-il. Ensemble, ils créent leur compagnie, La Girandole, et tournent entre la France et l'Italie. « Félicie m'a toujours encouragé à garder le lien avec l'Italie, comme elle a voulu que je parle italien à nos filles », s'amuse Luciano. À la fin des années 1980, ils

acquièrent, dans la rue de Paris, un petit entrepôt, qui deviendra le Théâtre de La Girandole. Suivra, bien après, le Théâtre de verdure, dans les Murs à pêches. Ici et là, Luciano « l'acteur » joue à Luciano « le manuel ». « Sur les planches, avec mon accent, je reste l'Italien, c'est sûr, explique-t-il. J'ai eu un magnifique parcours de vie, riche de cette double culture. » ■

Fatoumata a quitté le Mali pour rejoindre ses proches

Qu'est-ce que je fais ici ? » C'est la question que se posait sans cesse Fatoumata Sow quand elle a rejoint son mari en France, à l'âge de 19 ans. « Au Mali, la porte de la maison est toujours ouverte, le collectif est très important », explique-t-elle. C'est en devenant maman que son horizon s'est éclairci. « J'ai fait de belles rencontres à la Protection maternelle et infantile, et puis j'ai eu la chance de sympathiser avec Claire, la directrice de l'école Danton, où étaient scolarisés mes enfants, qui nous a beaucoup aidés », se souvient-elle. Aujourd'hui permanente à l'Association des femmes



JULIETTE DE SIERRA

maliennes de Montreuil, « Fatou » garde un lien très fort avec le Mali. À la maison, elle a toujours parlé sa langue maternelle, le soninké, à ses cinq enfants. Et tous les deux ans, voire

chaque année, elle passe ses vacances estivales en famille, à Bamako. « Mes enfants et moi-même, nous vivons comme une vraie richesse d'avoir cette double culture », dit-elle. ■

Gustavo a fui le Chili après le coup d'État de Pinochet



JULIETTE DE SIERRA

Le week-end, on allait travailler dans les bidonvilles pour les programmes du gouvernement Allende. C'était une expérience magnifique. On était idéalistes et un peu naïfs. On a compris que tout était foutu quand on a vu l'armée bombardier le palais présidentiel. » Gustavo Bocaz a 24 ans lorsque le général Pinochet, soutenu par les États-Unis, renverse le président Salvador Allende, en septembre 1973. Il est étudiant en arts à l'université de Valparaiso. Son monde bascule. Il se rappelle : « Nous, les étudiants, étions considérés comme des gauchistes. Les

militaires ont déboulé chez moi et ont tout cassé. Ils cherchaient des armes, nous n'en avions pas, mais il leur fallait inventer un ennemi intérieur. » Arrêté deux fois, Gustavo vit trois ans dans la clandestinité. Et puis, en 1977, se sentant « menacé », il quitte le Chili du jour au lendemain, avec une petite valise. Il laisse ses parents, qu'il ne reverra jamais. Sa femme et son enfant, eux, le rejoindront plus tard. « Après le départ de Pinochet, en 1990, j'ai commencé des démarches pour repartir vivre au Chili, mais j'ai abandonné cette idée, ma vie était ici », raconte Gustavo. L'exil, une « blessure » jamais refermée. Gustavo attendra plus de quarante ans pour en parler dans ses peintures. Sa valise de 1973, accrochée sur une toile, ouvre sa nouvelle exposition montreuilloise, *Exil**. Elle fait face à une toile représentant une plage et des chaussures dépareillées. « C'est un hommage, en tant qu'exilé, au sort de ceux qui, chaque jour, perdent tragiquement la vie en Méditerranée... » ■

* 104, rue Édouard-Vaillant, jusqu'au 8 octobre ; contact : 01 48 18 70 36.

Taher se voyait sans avenir en Iran



JULIETTE DE SIERRA

Taher R. avait à peine 22 ans quand il a quitté l'Iran. Il est né et a grandi à Machad. Capitale de la province du Khorasan, dans le nord du pays, Machad est un haut lieu de l'islam chiite, qui accueille chaque

année entre 20 et 30 millions de pèlerins. Taher, lui, ne se préoccupe pas de religion. « Dans ma famille, ce n'était pas très important, et moi, je ne suis pas pratiquant », explique-t-il. À Machad, il étouffait. « Je ne voyais pas mon avenir en Iran, je n'étais pas motivé pour étudier, j'ai fait des petits boulots, mais je rêvais d'ailleurs », raconte-t-il. En 2021, il est parti à pied, à travers l'Iran, la Turquie et enfin, la Grèce. Fan de football et d'Éric Cantona, il a choisi la France. Après plusieurs mois d'errance dans les rues de Paris, il a obtenu le statut de réfugié, puis un contrat d'insertion à Label Gamelle, cuisine centrale installée à Mozinor. En un an et demi, il a remarquablement progressé en français, grâce aux cours de l'Office français de l'intégration et de l'immigration, et à Internet. Et il ne regrette rien : « Franchement, dit-il, ce que j'aime en France, c'est la diversité. Ce n'est pas important, d'où tu viens, tout le monde est pareil. » ■